

L'INDÉPENDANCE, DES RACINES AU CŒUR DU PUNK

Docteur en sociologie, G r me Guibert a fait de sa culture musicale personnelle (l'indie pop) son premier champ d'exploration. Retour avec lui sur l'indépendance dans les courants musicaux, sa signification, ses origines, ses ramifications.



The Ex au Confort Moderne, février 2006

A. Loussouarn - Peux-tu revenir sur l'émergence de ce qu'on a appelé le circuit indépendant ou alternatif ?

G. Guibert - L  tu confonds deux notions : indé et alternatif. Or, au niveau de la culture et des valeurs, ce n'est pas la même chose. Ce qu'on appelle le « rock indé » est apparu en France à la fin des années 80, et c'est une terminologie qui a d'abord été utilisée par Les Inrockuptibles (  l'époque où c'était un bimestriel, porté par une association). Ils l'ont utilisé pour désigner la scène pop indé, à savoir le renouveau de la pop anglaise (et néo-zélandaise)   partir des Smiths, des Go Beetweens etc, des groupes qu'ils trouvaient intéressants. Ils ont par exemple mis en place les « charts indé » en partenariat avec la Fnac.   la toute fin des années 80, le disquaire de la Fnac de Montparnasse a été le premier à créer un rayon « indépendants » avec beaucoup d'imports et ça été le début, petit à petit on a vu apparaître chez les disquaires des rayons de rock indé. Alternatif c'est autre chose, même si, comme l'indépendant, c'est un courant issu du Do It Yourself (DIY) punk. L'Alternatif, c'est une réappropriation du punk par les français, qui garde le même esprit (Do it yourself et No Future) mais en introduisant des éléments de la culture « locale » : chant en Français (B rurier Noir, Garçons Bouchers), et puis tout un passé issu de la culture ouvrière (réhabilitation de l'accord en avec Les N gresses Vertes, Les

Endimanch s...). Le rock alternatif est très marqué artistiquement, culturellement, et d'ailleurs les Inrocks se désintéressent compl tement du rock alternatif à partir de 1990, en disant qu'il n'y a pas de mélodies, pas de classe etc et s'en démarquent totalement.

A. Loussouarn - Le « rock indé » est désigné comme ça de par son modèle économique issu du punk, mais d'après ce que tu dis en fait, en France en tout cas, on est principalement sur des clivages esthétiques...

G. Guibert - Carrément et un des effets pervers de ça c'est que maintenant dans les rayons  tiquett s « indépendants », tu peux retrouver des groupes signés par des majors parce que c'est devenu des styles à part entière portés par des groupes référents (comme Sonic Youth qui a pourtant signé sur une major au début des 90's)

A. Loussouarn - Dans ton bouquin, tu abordes aussi des tentatives antérieures au punk comme dans le jazz (années 30) et la chanson (années 70) avec la mise en place de réseaux de diffusion indépendants, soit avec les maisons de la culture, soit avec les clubs de jazz...

G. Guibert - Oui, tu peux qualifier ces démarches comme étant indépendantes mais dans ce cas là on utilise pas les mots avec les mêmes connotations. Tu dis indé pour qualifier ce type d'initiative en te référant à sa définition

dans le dictionnaire, mais si tu fais partie du milieu rock, il y a une connotation historique des termes « indé » et « alternatif », et ça veut dire autre chose. Si tu évacues ces connotations-là, effectivement, indépendant ça veut dire par exemple, économiquement, être en réaction aux majors. Dans ce cas tu peux faire comme moi et remonter aux années 30 avec l'association Hot Club de France, qui a aidé les petits groupes, monté *Swing* leur label indé, lancé *Jazz Hot* leur média spécialisé... Ce qui motive les fondateurs du Hot Club de France c'est de réagir aux productions de l'industrie du Music Hall de l'époque.

A. Loussouarn - Au fond l'idée c'est de s'opposer à la culture dominante des industries musicales non ?

G. Guibert - Oui ça commence comme ça. Au début des années 30 par exemple on leur dit : le jazz c'est ça, c'est ce que dit le Music Hall, et eux ils disent « Non, nous on n'est pas d'accord, donc on va s'organiser pour montrer ce qu'est vraiment le jazz ». Le vrai jazz pour eux, c'est le jazz « hot », par opposition au jazz « straight ». Si ça booste vraiment avec le rock'n'roll puis la pop-music, le folk ou le free-jazz à partir des années 60, c'est à cause

du baby boom. Il y a un effet démographique et c'est à cette période que se constitue l'adolescence, désormais, les gens ne bossent pas forcément tout de suite, ils ont un peu de temps pour se construire en faisant de la zic et c'est à partir de ce moment là que ça va se développer de plus en plus. Au moment du Hot Club de France c'est un mouvement bourgeois parce que c'est eux qui ont du temps libre, et à partir des années 60, ça se démocratise.

A. Loussouarn - Revenons au rock indé, être indépendant ça veut dire quoi alors ?

G. Guibert - C'est avant tout l'idée de se prendre en main : les gens se mettent à construire des réseaux, de magasins de disques indé par exemple, pour avoir un circuit de distribution alternatif aux hypermarchés et aux chaînes, ils essaient de monter des asso et tout ça. C'est là que ça a été formalisé. Philosophiquement c'est « Prends toi en main » et techniquement, c'est

l'invention de nouvelles machines comme la platine cassette ou la photocopieuse qui ont permis de lancer des micro-labels. On a pu concevoir des pochettes, des fanzines, des affiches, des flyers... Avant ça coûtait trop cher de fabriquer ses disques et tout à coup tu peux faire plein de choses avec rien. C'est vraiment les valeurs liées au mouvement punk, développé par les groupes comme les Buzzcocks, présumé premier groupe de punk qui ait monté son label indé, Spiral Scratch, en 76.

Le punk c'est un coup de boost, et après ça se développe dans tous les mouvements : la oi, le garage, le rockabilly, l'industriel, la new-wave, la cold-wave, le hard-core, même dans le metal extreme avec la vague de Speed Metal de San Francisco. Metallica, Slayer ou Exodus, au tout début des années 80, ils sont sur des labels indépendants. Ce sont des métalleux, certes, mais qui défendent les valeurs du punk d'une certaine manière. Toute la vague thrash metal, death metal revient à des labels indé, alors qu'avant, les groupes de hard rock étaient tous sur des majors, AC/DC, Iron Maiden, Van Halen etc, c'était des groupes que tu allais voir dans des stades. Il faut dire aussi que le DIY, ce n'est pas que de l'autoproduction parce que l'autoproduction c'est hyper centré sur ton propre

groupe. Ce qui marque vraiment l'appartenance à la philosophie indé, c'est l'existence de réseaux. Tu ne te contentes pas d'autoproduire : les groupes se réunissent, montent une asso, sortent par exemple une compil où figurent dix groupes, comme ça les fans d'un groupe peuvent connaître les neuf autres, il y a un aspect communautaire très fort.

L'autoproduction en tant que telle c'est un peu individualiste, techniquement parlant ça pourrait être du DIY, mais au niveau de la philosophie, ça ne suffit pas. Et puis, dans l'indépendance, il n'y a pas forcément le souci d'avoir une originalité artistique, c'est pas le précepte numéro un, ça remet en question la notion d'authenticité. Pour les gens qui ont respecté les préceptes du DIY, l'authenticité c'est pas forcément faire quelque chose qui révolutionne les normes de la création artistique. Le critère de transgression des normes est davantage lié à l'art contemporain, c'est une vision romantique de l'art.



DOSSIER : INDÉPENDANCE(S) ?

A. Loussouarn - Où se situe l'authenticité pour les indé alors, si elle n'est pas dans la transgression de la norme ?

G. Guibert - Elle est plutôt dans le fait de respecter certaines valeurs, comme l'entre-aide, la solidarité, le fait d'exprimer ses sentiments, sa vision du monde telle qu'on la ressent. La musique en tant que cérémonie peut aussi avoir une fonction cathartique, comme dans le hard-core (qu'il soit rock ou techno).

A. Loussouarn - Authenticité versus récupération ?

G. Guibert - C'est aussi le paradoxe des majors, c'est comme dans plein d'autres secteurs économiques, il faut bien qu'il y ait des gens qui fassent de la recherche et de l'innovation! Ce ne sont pas les majors qui vont inventer ça toutes seules, elles, elles sont à l'affût du discours des gens pour pouvoir le lancer à grande échelle (la veille économique comme on dit). Il y a d'un côté des jeunes groupes qui cherchent à trouver leur place, et de l'autre les majors qui les récupèrent comme un nouveau truc qui correspond à une génération et qui le commercialise. Après, économiquement tu as tous les modèles, entre l'autoproduction, l'autodistribution d'un côté, et à l'opposé, la production et la distribution par la major : tu peux signer en licence c'est-à-dire avoir un label indé mais distribué par une major, tu as tout un panel de solutions. Il y a des gens qui disent qu'à partir du moment où tu es distribué par une major, tu n'es plus indé, il y en a d'autres qui disent le contraire, à partir du moment où tu gardes le contrôle de la production etc.

A. Loussouarn - En fait le curseur tu peux le mettre n'importe où, c'est pas chimiquement pur un groupe indé... Ça n'existe pas ça...

G. Guibert - Tout à fait, c'est un peu la conclusion de mon bouquin : si on évalue les contraintes économiques des musiciens, je considère qu'il n'y a que deux types de groupes au niveau de la professionnalisation, qui peuvent vraiment créer de manière indépendante : premièrement, les groupes qui sont signés en majors, contrairement à ce qu'on peut penser, mais qui ont décalé le fait de pouvoir créer ce qu'ils voulaient. C'est comme ça que The Clash, ou en France la Mano, Manu Chao, Noir Desir, ou Zebda, se défendaient, alors qu'ils

étaient signés sur Universal ou Virgin : « Nous, on a décalé des contrats de telle manière qu'on a le droit de faire exactement ce qu'on veut. » C'est comme Beck aux Etats-Unis, il est sur une major mais il a signé un contrat inédit dans l'histoire : il a le droit de sortir tous les disques qu'il veut sur tous les labels indé qu'il veut (du type K Records), du moment qu'il sort un disque sur sa major (Geffen/Universal) tous les deux ans. En fait ce ne sont pas les groupes que j'ai appelé « intermédiaires », qui galèrent parce qu'ils passent tout leur temps à faire de la zic sans obtenir le régime intermittent, ni les groupes « professionnels concert », c'est-à-dire ceux qui tournent à mort, qui gagnent leur vie mais qui n'ont pas de gros deal avec les industries culturelles, qui peuvent vraiment créer sereinement. Ce sont, premièrement, soit les groupes « professionnels majors » dont on vient de parler, car ils n'ont plus à se préoccuper de comment ils gagnent leur vie, soit, deuxièmement, les groupes que j'ai appelé « amateurs vétérans », c'est-à-dire qui bossent « à côté ». D'ailleurs dans le milieu punk les groupes qui durent un peu, genre Charge 69, c'est ceux qui bossent à côté. Ils peuvent vraiment faire la zic qu'ils veulent, faire tout ce qu'ils veulent, ils prennent leurs vacances pour tourner avec leur groupe et passer du bon temps...

A. Loussouarn - Ils sont sur du loisir en fait, ils ont évacué la question de leur survie économique...

G. Guibert - Ouais mais pour que ça marche un peu il faut qu'ils soient quand même dans des réseaux, signés sur des labels indé reconnus.

A. Loussouarn - Ils ont renoncé à- ou alors ils n'ont jamais voulu- vivre de leur musique...

G. Guibert - Oui car ils disent que ce qui est vraiment important pour eux c'est d'être réellement indépendants au plan de la création. Quand j'interroge le batteur de la Brigada Flores Magon, il dit : « On est ouvrier mais au moins on fait la musique qu'on veut ». D'ailleurs au final, les « professionnels majors » sont moins stables que les « amateurs vétérans », car s'ils ne vendent plus, leur contrat n'est pas renouvelé. Même s'ils gagnent bien leur vie, ils ont quand même la contrainte de vendre. La meilleure solution ce serait donc d'être amateur. (rires)

www.irma.asso.fr/geromeguibert